

Se donner (de) l'espace

Et si on oubliait un instant nos GPS et autres obsessions cartographiques pour se lancer dans quelques exercices philosophico-spatiaux ?

Nous vivons une époque au rythme accéléré et nous avons fréquemment la sensation du temps qui file trop vite, mais que savons-nous de notre rapport à l'espace ? Nous passons d'un endroit à un autre, mais nous cherchons rarement à en savoir davantage. Nous n'interrogeons pas souvent nos usages de l'espace. Nous cherchons plus souvent à savoir l'heure qu'à savoir l'espace. Qu'est-ce que ça voudrait dire, se donner (de) l'espace ?

Aménager le territoire, déménager de l'espace ?

Notre rapport à l'espace est hérité d'une tradition philosophique, religieuse et scientifique. Il est classiquement lié au projet cartésien qui définit la modernité : « Devenir comme maîtres et possesseurs de la nature. » La phrase, tirée du *Discours de la méthode*, est aujourd'hui canonique. Un canon meurtrier, car, pour quelques philosophes ou anthropologues contemporains comme Philippe Descola, elle annonce l'Anthropocène, l'ère géologique marquée par l'activité humaine. C'est donc un projet scientifique, de connaissance de la nature comme d'un espace mathématique distinct du vivant, qui a rendu possible la considération de la nature comme ressource exploitable pour le bien-être humain. La séparation des sciences de la nature et des sciences humaines est un signe de cette étrangeté de l'humain à la nature dans l'Occident moderne.

L'aménagement du territoire est l'une des modalités de cette maîtrise de l'environnement naturel : zones touristiques, zones agricoles, parcs industriels, autoroutes, lignes ferroviaires, etc. ont ordonné l'espace, mais ils ont aussi désorganisé et saccagé les écosystèmes. L'industrialisation a détaché les humains des territoires qu'ils occupaient : alors que leur manière de faire était jusqu'alors conditionnée par l'espace (on aménageait les villages à proximité d'une source ou d'une rivière pour favoriser la culture et l'approvisionnement en eau, par exemple), le développement des moyens de transport et des possibilités techniques a permis de penser une activité humaine détachée des contraintes de l'espace. Nous sommes devenus étrangers à l'espace.

Ce détachement a été valorisé dans un premier temps comme une forme d'autonomisation de l'homme, capable de définir

par lui-même les normes de son existence, se libérant des contraintes naturelles. Et on a perçu comme archaïques les modes de vie anciens et les gens qui en défendaient l'intérêt. Le quadrillage de l'espace est apparu comme le triomphe héroïque de la raison humaine et de la technique moderne sur un univers auparavant chaotique, contraignant et dangereux. On en revient. On dit volontiers aujourd'hui que le projet moderne aurait produit l'inverse de ce qu'il promettait. On pensait maîtriser la nature, mais cette maîtrise a en réalité livré tous les êtres vivants aux désastres que leurs modes d'exploitation des ressources naturelles et leurs modes de production ont entraînés. Et les auteurs de la pensée écologiste, comme Ellul, puis Descola, Haraway, Morizot ou Latour, encouragent le mouvement inverse de rattachement aux territoires et la valorisation des liens de dépendance.

Dans la lignée de ces mouvements, les politiques publiques aujourd'hui « revalorisent les territoires », les cultures et les savoirs locaux, tout ce qui en somme s'appuie sur les particularités des lieux de vie, la qualité des sols, des essences végétales, des animaux qui y vivent, des savoir-faire traditionnels, etc. Faut-il alors y voir un retour à la bougie, contre les progrès offerts par l'électricité ? Un retour aux identités communautaires contre l'universalisme ?

Non. Car aujourd'hui, l'espace n'est plus seulement un donné naturel à affronter, nous le fabriquons aussi, et cette fabrication est le lieu d'expérimentations multiples.

Expérimenter l'espace

Pour expérimenter réellement l'espace, il faut préalablement comprendre et surmonter ce qui, selon le théologien et philosophe Michel de Certeau, nous coupe de cette expérience : la « *pulsion scopique* ». Dans notre histoire, la volonté de voir les villes et les campagnes a poussé les peintres du Moyen Âge et de la Renaissance à inventer « à la fois le survol de la ville et le panorama qu'il rendait possible »¹. La cartographie moderne a prolongé ce rêve de visibilité en surplomb en lui donnant les outils du géomètre. Mais de nouveau une question doit se poser : qu'est-ce qu'une carte (ou un GPS) impose à notre expérience du territoire et du déplacement ? De la hauteur et de la distance. On croit sans doute par là maîtriser l'espace ; on reste cartésien ! Nous devons donc revenir à ce qui se vit dans le



Darcis/De Schutter

déplacement indépendamment de la façon dont nous le voyons en survol, distinct de nous. Pensons par exemple à nos premiers pas, dans une expérience de l'espace au ras du sol, avec des pas qu'il ne sert précisément à rien de compter ni de tracer, parce qu'ils ont d'abord des qualités ; ils ne sont pas des quantités ; ils représentent une appréhension tactile et kinesthésique de nous et du monde environnant, enchevêtrés l'un dans l'autre. Et marcher reste toujours une telle expérience, une manière d'être au monde et de se donner l'espace, ou plutôt d'y être mêlé ou emmêlé. Marchant seul ou avec quelqu'un, doigts enlacés, sous la pluie ou le soleil, on vit une expérience à chaque fois singulière. Sait-on, sent-on assez ces différences ?

Pour raviver cette conscience, rien de tel qu'un détour par les exercices spatiaux proposés par Georges Perec dans *Espèces d'espaces*³.

PhiloCité

WWW.PHILOCITE.EU



Philocité,
par **Gaëlle
Jeanmart**,
philosophe, maître
de conférence
à l'ULiège

Partez du lieu le plus intime : le lit, où vous passez plus d'un tiers de notre vie. A quel point est-il vôtre, ce lieu ? Pouvez-vous le partager ? Le prêter ? Pourquoi pas ? Pouvez-vous ressentir la sensation physique d'être couché dans un lit et d'expérimenter un espace horizontalement ?

La chambre : pouvez-vous vous rappeler le plus exactement possible votre chambre d'enfance, les souvenirs qui s'attachent à un poster ou à l'étroitesse de ce lit ? Quand vous y étiez couché, où était la porte ? Où, la fenêtre ? Pouvez-vous recenser toutes les chambres où vous avez dormi, même une fois ? Faites-en une typologie.

La maison. Habiter un lieu, qu'est-ce que c'est ? Est-ce se l'approprier ? A partir de quand un lieu devient-il vôtre ? Quels sont les trajets que vous y faites le plus fréquemment ? Sont-ils dépendants des tranches horaires ? Y a-t-il un espace inutile, sans fonction et où vous n'allez jamais ? Que faites-vous au juste quand vous déménagez et que vous emménagez ? Faites une liste de verbes pour dire le maximum des actions qui définissent ces changements de maison. Pensez aux escaliers. Imaginez que vous vouliez y vivre davantage. Mais comment ?

Pensez aux portes. Elles cloisonnent l'espace. Imaginez que vous passiez d'un espace à l'autre en vous glissant au travers des murs. Changez ensuite les portes de place et de taille. Ça change quoi à votre expérience de l'espace dans votre maison ?

Bon, on n'est pas bien loin encore... Mais l'espace est trop court sur cette page, alors que je vous laisse continuer le chemin tout seul jusqu'à l'Univers... –

1. Voir à ce sujet D. Darcis, *Pour une écologie libertaire. Penser sans la nature, réinventer des mondes*, Eterotopia, 2022.

2. M. de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Folio essais, 1990.

3. G. Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.